

Recherches sociographiques



Yves ROBY et Nive VOISINE (dirs), *Érudition, humanisme et savoir : Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*

Pierre Lanthier

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057248ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057248ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanthier, P. (1999). Compte rendu de [Yves ROBY et Nive VOISINE (dirs), *Érudition, humanisme et savoir : Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 133–136.
<https://doi.org/10.7202/057248ar>

positiviste de l'École du père Lévesque. Autre exemple, l'étude de la psychologie à Paris n'est-elle qu'une façon d'élargir ses connaissances anthropologiques, comme Dumont le laisse entendre, ou n'est-il pas lieu d'y voir des raisons autrement plus fortes et plus profondes ?

Bien des raisons restent en suspens. On peut croire que Dumont y aurait répondu s'il en avait eu le temps ; il est aussi possible de croire qu'il nous les aurait laissées telles quelles, comme un travail volontairement inachevé, comme un tableau où les teintes absentes ne nous apprennent pas encore si le soleil se lève ou se couche, pour qu'une fois de plus le lecteur, continuant subtilement son œuvre, se prenne avec lui à espérer.

Ces réserves faites, il est possible de penser qu'au fond, l'intérêt du livre se situe ailleurs que dans sa confession, son originalité, ses révélations. Dans le style de la prose d'abord, qui est une première invite à poursuivre la lecture. Ensuite dans le plaisir qui nous vient à suivre les engagements jamais démentis de l'auteur – plaisir qui nous distrait, s'il ne nous guérit pas, de la morosité ambiante et de l'abdication de plusieurs. Dumont a été de tous les combats pour une plus grande justice alliée à une liberté véritable, il n'a jamais baissé les bras devant les efforts colossaux que la Révolution tranquille exigeait, il a toujours pratiqué cette science combattante dont parlait Mounier et qui est le gage que la vérité du savant ne sombre pas dans des jeux illusoires ou l'impertinence. Les livres de Dumont vieilliront peut-être vite, mais c'est qu'ils auront beaucoup vécu. Déjà Dumont nous manque. Non pas que nous ayons besoin d'apprendre de lui des vérités nouvelles. Nous avons plutôt besoin de nous les faire répéter. Car devant la misère éhontée d'une grande partie des travailleurs québécois, devant le règne séculaire des oligopoles, devant la participation plus que jamais bâillonnée des citoyens, nous en sommes réduits à réaliser avec Dumont combien il est dur de se convaincre de l'évidence.

Jean-Philippe WARREN

Yves ROBY et Nine VOISINE (dirs), *Érudition, humanisme et savoir : Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1996, 420 p. (Culture française d'Amérique.)

Ce livre rassemble les communications présentées au colloque organisé en novembre 1994 pour célébrer la carrière et l'œuvre de l'historien Jean Hamelin, qui figure parmi les grands intellectuels de sa génération et parmi les artisans du profond renouveau qu'ont connu la recherche et l'enseignement de l'histoire au Québec depuis les années 1960. Il comprend en tout 22 articles, en plus d'un portrait signé par Nive Voisine. L'organisation de l'ouvrage mérite qu'on lui prête attention. On aurait pu s'attendre, comme dans les traditionnels mélanges offerts à la personne honorée, à une biobibliographie suivie d'articles sur les thèmes les plus divers. Dans le présent cas, les articles sont consacrés à l'un des nombreux thèmes

ou champs que Jean Hamelin a lui-même abordés à un moment ou l'autre de sa carrière.

Le livre est d'ailleurs divisé en sept parties reprenant chacune l'un de ces thèmes et champs. La première, intitulée « L'idée d'université et le métier d'universitaire », expose les réflexions d'André CÔTÉ, Christine PIETTE et Yves ROBY sur ce qu'est devenu l'enseignement universitaire au Québec depuis une trentaine d'années et confronte cette réalité aux idéaux de collégialité et de participation préconisés par Hamelin. La deuxième partie a pour titre « État, partis et individus : bilan en histoire politique ». À travers les articles de Kenneth MUNRO, Jean-Marie FECTEAU et Vincent LEMIEUX, elle témoigne du regain d'intérêt dont bénéficie cette discipline et indique les voies qu'elle est susceptible d'emprunter. La partie suivante, « Bilan et perspective en histoire économique », donne, à travers les articles de Jacques MATHIEU, Alain LABERGE, Paul-André LINTEAU et José E. IGARTUA, l'image d'une discipline qui, malgré des débuts prometteurs, s'est vite essoufflée et peine à se renouveler. La quatrième partie, consacrée à l'« Histoire des travailleurs et des travailleuses », offre elle aussi l'impression d'un domaine qui n'est plus à la mode, avec un seul article sur le syndicalisme (Jacques ROUILLARD) et deux autres sur l'histoire des enseignant(e)s (Jean-Pierre CHARLAND et James D. THWAITES). Par contraste, la cinquième partie, vouée aux « Nouvelles perspectives en histoire culturelle », fait état de recherches d'un grand dynamisme que tente d'expliquer Jacques Mathieu dans son texte, et qu'illustrent les articles de Serge GAGNON et de l'équipe formée par René HARDY, Gérard BOUCHARD et Anne-Marie DESDOITS. La sixième partie, au long titre « Les laïcs québécois et l'Église en période de sécularisation (1945-1970) : réflexions historiographiques », propose une interprétation des changements vécus par l'Église dans les années 1960 (Raymond LEMIEUX), une autre sur l'engagement religieux de Jean Hamelin (Raymond BRODEUR) et un bilan de l'histoire religieuse depuis 1945 (Guy LAPERRIÈRE). Enfin, la dernière partie est tout entière réservée à un thème plus pointu que les précédents : « Apparition et développement de la presse quotidienne (1840-1975) ». Elle est composée de deux articles reposant sur une approche statistique (celui de Jean DE BONVILLE et de Gérard LAURENCE, et celui de Fernande ROY et de Jocelyn SAINT-PIERRE), et d'un troisième proposant une description qualitative de la presse au tournant du siècle (Jean-Marie LEBEL).

Au total, 26 auteurs ont participé à la rédaction de ce recueil. Parmi eux, une moitié provient de l'Université Laval et l'autre est en bonne partie formée d'anciens de cet établissement (y compris quatre ayant fait une thèse sous la direction d'Hamelin). Les articles qu'ils ont écrits sont de trois ordres. Il y a d'abord ceux qui ont pour principal objet Jean Hamelin en tant qu'universitaire et chrétien engagé. Viennent ensuite les essais historiographiques, qui prennent la forme tantôt de rappels des œuvres marquantes, et tantôt de réflexions globales sur telle ou telle discipline. Enfin, nous avons des études plus pointues, qui constituent la majorité, sur des sujets tels que le contrôle social dans l'enseignement au siècle dernier, l'endogamie dans le Bas-Canada et l'aggiornamento de l'Église québécoise après 1960. Cette dernière catégorie comprend un nombre important d'articles exposant des projets de recherches ou des résultats préliminaires d'enquêtes en cours. Il en résulte un ouvrage riche et stimulant, tout à l'honneur de celui à qui il est destiné.

Le livre est d'autant plus intéressant que beaucoup d'articles soulèvent des problèmes professionnels affectant fortement les historiens et les spécialistes des autres disciplines en sciences humaines. Parmi ces problèmes, deux ressortent avec insistance. D'une part, la marginalisation, lente mais sûre, de l'universitaire dans son milieu et par rapport à ses fonctions ; et d'autre part, le déplacement, jugé excessif par certains, de la recherche, de la socioéconomie vers l'anthropologie culturelle.

Il est vrai que la bureaucratie universitaire, sans parler du ministère de l'Éducation, a accru son pouvoir sur la gestion des universités. Les articles de Piette et de Roby l'illustrent bien. Par ailleurs, la collégialité professorale est faible, tandis que la recherche et l'enseignement, plutôt que de s'harmoniser, deviennent des pratiques de plus en plus exclusives l'une de l'autre. La nature des politiques subventionnaires, le primat de la recherche sur l'enseignement, la mission de plus en plus lourde donnée à l'Université de relancer l'emploi (avant même de diffuser les connaissances) ne sont pas étrangers à cette situation. Force est de constater que les idéaux que prônaient Jean Hamelin sont loin d'avoir été matérialisés. Et les récentes compressions subies par l'enseignement supérieur n'arrangent nullement les choses. Évitions toutefois de brosser un tableau trop sombre pouvant conduire à préconiser des solutions qui ne feraient qu'accroître le contrôle bureaucratique sur l'université. La collégialité entre professeurs est-elle à ce point anémique qu'il faille suppléer par plus d'institutions et plus de règlements ? Il est permis d'en douter.

L'autre grand thème abordé est celui du primat, en histoire québécoise, du socioculturel sur le socioéconomique. Certains, comme Mathieu et Linteau, expliquent le phénomène par la diversification et la complexification des problématiques. Pour sa part, Igartua déplore l'absence de formation en économie chez les historiens. Nul doute que l'histoire sociale est devenue plus anthropologique. Les conflits sociaux intéressent moins que les rituels nuptiaux, le syndicalisme et l'entreprise moins que la famille et l'Église. Toutefois, nous aurions tort de voir dans cette évolution une tendance dure de l'historiographie. Le présent recueil témoigne, avec ses parties sur la politique et le journalisme, du retour de l'événement et de l'acteur, donc d'une position aux antipodes de l'anthropologie. D'intéressants débats historiographiques ont d'ailleurs eu lieu à l'occasion de ce réveil (voir par exemple l'article de R. RUDIN dans le *Bulletin d'histoire politique* de mars 1995) et ils annoncent un renouveau.

Nous aurions aimé analyser les textes un par un. Toutefois, dans les limites d'un compte rendu, l'exercice est impensable. Dans l'ensemble, les articles sont de bonne tenue et les critiques à formuler seraient d'ordre avant tout technique. Par exemple, une malencontreuse coquille s'est glissée dans les figures 6 et 7 (pages 367 et 368). Ces figures ne représentent pas, comme le mentionnent leurs intitulés, le tirage des quotidiens québécois, mais seulement celui des quotidiens montréalais. C'est en tout cas ce que laisse entendre leur confrontation avec le figure 5, page 366.

Le présent recueil se lit bien et illustre la maturité atteinte par la recherche historique au Québec. Jean Hamelin n'a pas semé dans des terres stériles.

Pierre LANTHIER

*Centre interuniversitaire d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Alain LACOMBE, *Errol Bouchette, 1862-1912. Un intellectuel*, Montréal, Fides, 1997, 236 p.

L'histoire intellectuelle a cessé de bouder la biographie. Elle redécouvre l'intellectuel dans son individualité en même temps que dans sa communauté, ses réseaux et sa sous-culture. Oublieuse des leçons de Philippe SYLVAIN et prétextant qu'il fallait pratiquer l'histoire *socioculturelle* – comme s'il n'allait pas de soi que toute culture est sociale –, elle en était venue à déconsidérer la pensée et à ne plus prendre au sérieux les idées. Production, diffusion, réception, rapport au pouvoir risquaient d'accaparer l'attention, rejetant à la marge l'objet de toute cette agitation : les savoirs, les doctrines, les idéologies. Les ironies de la postmodernité aidant, de jeunes historiens redonnent sa dignité à l'aventure intellectuelle. Il y a peu, Patrice DUTIL publiait *L'Avocat du diable. Godfroy Langlois et le libéralisme progressiste dans le Québec de Wilfrid Laurier* (Montréal, Robert Davies, 1994, 376 p.) et, dans le même esprit de respect pour la pensée et ses risques, Xavier GÉLINAS consacrait un article solide à « La droite intellectuelle et la Révolution tranquille » (*The Canadian Historical Review*, vol. 77, n° 3, septembre 1996, p. 353-387). Voici maintenant qu'un jeune chercheur s'intéresse à Errol Bouchette, économiste et sociologue d'avant l'institutionnalisation des sciences sociales, essayiste important, contemporain de Léon Gérin, dont la vie nous était mieux connue que la sienne grâce à l'étude d'Hervé CARRIER (*Le Sociologue canadien Léon Gérin, 1863-1951. Sa vie, son œuvre, ses méthodes de recherche*, Montréal, Bellarmin, 1960, 153 p.) Le petit livre sans prétention d'Alain Lacombe, à l'origine une thèse de doctorat, se révèle une contribution vraiment utile.

Ce coup d'essai n'est pas parfaitement maîtrisé, mais qui s'en étonnerait ? D'ailleurs, on peut soupçonner l'éditeur d'être responsable d'un certain nombre de choix discutables : par exemple, le renvoi à la thèse de doctorat pour le bilan historiographique ou encore le ton lourdement pédagogique de certains passages, dont quelques-unes des présentations qui coiffent les chapitres. Mais l'évidente jubilation qui traverse cette biographie intellectuelle est communicative et le lecteur, qui y apprend beaucoup, s'instruit avec plaisir.

Dans une première partie, l'auteur reconstitue « l'itinéraire d'un intellectuel », c'est-à-dire ses années de formation et les étapes de sa carrière. Il montre comment son entrée dans la fonction publique fédérale, qui le mènera à la bibliothèque du Parlement, l'une des plus riches du pays, fournira à l'avocat-journaliste l'occasion de se libérer d'une besogne partisane et alimentaire pour se transformer en essayiste